

MARGAUX BONOPERA

Crocos et Bisons

La ville est indissociable de l'histoire de l'humanité. Les villes sont des curseurs précis de l'évolution des sociétés, des richesses des nations, des développements culturels. Les villes qui sortent de terre marquent la montée en puissance d'une civilisation tandis que leurs effondrements annoncent inéluctablement la décadence d'une autre. Mari, Memphis, Babylon, Tikal, Persépolis, Palmyre, Palenque, Pompéi, Pétra ou Angkor sont les métropoles d'empires aujourd'hui disparus. Ce sont les espaces réels et fantasmés de notre antiquité universelle.

Notre modernité a quant à elle aussi forgé ses espaces. Londres, New-York, Moscou, Pékin, Singapour, Bombay ou Mexico sont autant de villes mondes structurant nos réalités.

La ville des Futuristes, Constructivistes ou Surréalistes n'est plus. Le bruit des automobiles et la cadence du métro ne nous fascinent plus. Et nous cherchons tous aujourd'hui, comme Van Gogh à Paris, dans nos quartiers, un peu de campagne. Un

peu de « vert ». Un peu d'air. La ville et son réseau de stratifications dynamiques nous a épuisés, et les gens, souvent, survivent. Nos parents ou grands-parents, qui sont « montés » à la capitale, ou ceux qui se sont installés dans les grands centres urbains proches de leurs campagnes se sont fait ingérer par la ville. Elle nous recrache aujourd'hui. Nous respirons mal. Nous roulons en tentant d'aller un peu plus vite au cas où il y aurait du temps à « gagner ». Nous ne sommes plus modernes, nous sommes contemporains, et nous pensons la ville avant tout en regard de ce qui lui est extérieur. Elle se définit de manière négative. La ville n'est pas. N'est pas humaine, viable, accessible, compréhensible...

Baudelaire pensait que « dans les plis sinueux des vieilles capitales, [...] tout, même l'horreur, tourne aux enchantements [...] »¹. Le temps contemporain semble nous avoir menés à une forme de désillusion totale, un désenchantement manifeste, une nostalgie incurable. La ville ne nous appartient plus. De qui est-

1. Charles BAUDELAIRE, *Les petites vieilles*, dans *Les Fleurs du Mal*, dans *Œuvres complètes*, op. cit., p. 85.

elle la propriété alors ?

On continue de rouler. Vers le sud cette fois. Sans trop savoir. Avec la lumière qui fait mal aux yeux. Il y a des zones désertes où rien ne semble se passer si ce n'est l'attente. L'ennui. Comment les gens vivent en dehors des villes ? La vision du monde dehors défilant derrière la vitre donne envie d'être aspiré d'un coup de soufflet par le vent pour atterrir dans un arbre touffu et confortable. On se retrouve à marcher. On ne sait plus marcher. Sentir l'effort dans nos cuisses et nos tendons qui souffrent. On ne sait plus inspirer, la tête tourne comme un globe. Il ne faut pas perdre le rythme. On monte et le monde nous regarde. On voit des choses que l'on ne comprend pas. On comprend des territoires que l'on ne voyait pas. On comprend du monde ce que l'on ne connaissait pas.

Les villages antiques sont devenus des villes lorsque les habitants y ont installé des canaux. Les capitales européennes devinrent modernes vers la fin du XIX^e et l'installation du tout-à-l'égout. Nous, contemporains, nous laissons notre crasse disparaître dans le siphon de nos douches. Jamais nous ne voyons notre saleté. Les égouts de nos villes avalent tout. Jusqu'à ce que le reste du monde réapparaisse.

Fanny raconte comment les crocos resurgissent à Abidjan après les fortes pluies. Les crocos urbains comme ils les appellent, se rappellent qu'avant la ville, il y avait la lagune.

Et que se passerait-il si nos territoires urbains n'étaient plus en expansion ? Si jungle, forêt, lac, fleuve, prairie, montagne, plaine, bayou, colline, savane, désert pouvaient reprendre leur expansion eux aussi ? Cela voudrait dire sans doute, ne plus penser la « nature », car celle-ci ne serait plus extérieure. Il s'agirait de penser nos environnements. Viables. Non rentables.

Oui,
mais,
en juillet,
19 bisons, qui s'étaient échappés sur la plateau de Megève, ont été abattus.
Au cas où. Pour éviter tout risque de rencontre avec des randonneurs. A bien y penser, on ne peut pas ne pas trouver cela étrange de tuer 19 animaux vieux de 15000 ans, au cas où, sans doute aurait-il fallu demander aux randonneurs de choisir une autre route.